

HISTOIRE DE LA QUINZAINÉ.

Depuis notre dernière *Quinzaine*, le Parlement Canadien a dû clore ses séances pour les reprendre en janvier prochain. Un revirement subit dans les régions politiques, comme un coup-de-vent dans l'atmosphère, a nécessité cet ajournement.

Sous un point de vue, on peut regretter ces transitions soudaines qui jettent le désarroi pour quelque temps dans ce que l'état de choses passé pouvait avoir de bon. D'un autre côté, on peut désirer que les nouveaux venus placés à la tête des affaires publiques aient le temps et les moyens de remplir leurs promesses, lesquelles, en elles-mêmes, sont généralement bonnes, de l'avis du plus grand nombre.

Si les plaies que l'on promet de guérir le sont efficacement, la Province se verrait à la veille de jouir de grands bienfaits. Hâtons, du reste, de nos vœux et de nos efforts, le temps où les *principes* enfin, et non les *intérêts* ou l'*ambition* dirigeront partout les gouvernements humains. En dépit de toutes les fausses théories du jour, il n'est nullement prouvé que le *maître des principes*, Dieu, ait abdiqué la direction de l'ordre social et politique, se contentant seulement de régler la moralité des familles et de l'individu. Non : il faudra revenir partout à cette grande vérité si l'on veut conserver chez les peuples la vraie civilisation et le véritable bien-être.

Il y avait sur le métier devant nos Chambres législatives plusieurs excellentes mesures relatives à l'agriculture, au taux honnête de l'argent, au progrès de la colonisation et à d'autres objets importants ; lesquelles mesureront à la prochaine réouverture de notre Parlement. En attendant, c'est aux gens éclairés à entretenir l'esprit public dans le désir que ces mesures deviennent loi. Ce qui fait plaisir entre toutes choses, malgré tant de vues intéressées et contradictoires qui font comme le fond de toute politique aujourd'hui, c'est que l'opinion la plus sensée et la plus générale parmi nous paraît être, en ce moment, celle qui se range du côté de l'agriculture et de la colonisation. Notre nouveau ministère veut ce grand besoin du pays, nous assure-t-on, non moins sincèrement ni moins efficacement que le précédent. C'est en quoi nous lui voulons toutes sortes de succès ; attendu qu'il ne peut mieux faire pour le bien du pays et pour la vraie gloire de son passage aux affaires.

Tout le monde a béni bien sincèrement la Divine Providence de nous avoir envoyé enfin d'abondantes pluies. Sans doute tous les dommages ne seront pas réparés, mais l'espoir peut renaître sur l'ensemble de la prochaine récolte tant menacée par la sécheresse. Les feux non moins menaçants allumés dans nos forêts ont trouvé dans les dernières pluies une barrière devenue bien opportune. Québec a eu, lui aussi, ses incendies. La malaisance, ou l'incurie peut-être, en ont été la cause. Heureusement la charité s'est mise à l'œuvre aussitôt, et tout laisse à espérer que la misère sera évitée pour un bien grand nombre de familles.

Si nous jetons maintenant un regard chez nos voisins, nous y voyons toujours que le feu de la guerre civile, cent fois plus funeste que tous les incendies qui ne brûlent que les demeures et les forêts, s'en va grandissant et menaçant tout. Les deux partis en sont à leurs derniers engagements et à leurs dernières retraites puisqu'ils réunissent toutes leurs troupes pour défendre leurs capitales réciproques. Sans doute les hommes du Sud paraissent toujours devoir subir prochainement le sort du vaincu. Cependant, à la guerre plus qu'ailleurs, il est de ces vicissitudes inattendues qui changent la face des choses entièrement. Et le siècle où nous sommes est tout plein déjà, dans son histoire, de semblables soubresauts.

Du reste, vouloir entrer dans les détails de la guerre actuelle que se font nos voisins, c'est vouloir retracer les données incertaines de la guerre de même nature que se font aujourd'hui les Italiens. Seulement, les Américains ne sont nullement à comparer aux Piémontais touchant l'esprit d'humanité avec laquelle la guerre doit se faire chez les nations chrétiennes ou tant soit peu civilisées. Les Piémontais du jour rappellent les Huns et les Goths d'un autre âge ; les Américains, à quelques exceptions près peut-être ont gardé jusqu'ici les règles ordinaires. Ce qui n'empêche pas que la guerre civile, au 19^e siècle, si fier de ses lumières, de la douceur de ses mœurs, et de ses progrès en tous genres, ne sente fort le Goth et même l'Ostrogoth.

Comme on va aujourd'hui de Québec à Rome en 15 jours, passons maintenant tout droit à la Ville éternelle ; nous reviendrons, si l'on veut, par le chemin des écoliers.

Rome, aux dernières dates, comptait dans son sein trois cents évêques étrangers et plus de deux milles prêtres. Ajoutez l'immense affluence des pieux laïcs de tout rang ; ajoutez les visiteurs ordinaires, les curieux et les touristes de chaque année, et vous aurez dans ce centre du monde catholique, une agglomération de peuples, de races, de langues et de mœurs qu'il faudrait aller chercher assez loin peut-être dans les siècles passés, pour y trouver son pendant. Un curé de Rome a profité de ce fait pour rappeler à son peuple ce que c'est que l'unité de l'Eglise, la seule réelle et complète puisqu'elle tient aux sentiments les plus élevés de l'humanité, et qu'elle a pour fondement la vérité, et pour moyen Pappui tout-puissant de la grâce de Dieu.

Pendant que nos faiseurs d'unité et de nationalité à l'aide d'une diplomatie hypocrite ou des moyens violents de la tyrannie, mettant de côté tout principe propre à intéresser et à lier les cœurs et les intelligences par la vérité et la justice, achèvent de désorganiser la société chrétienne, Rome voit affluer chez elle, de tous les points du globe, tous les représentants des vrais principes sociaux et politiques, afin de protester plus efficacement par leur présence contre la grande iniquité contemporaine. Quoi de plus concluant en faveur de l'universalité et de l'unité de ces principes ? Et s'il restait encore quelque doute sur